

C'est pour mieux... Te manger

Clinique cannibale : le pélican est-il mélancolique

Myriam Vaucher

Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

Musset, Le Pélican

Le pélican mélancolique

Les petits pélicans viennent chercher dans la gorge de leur mère – ou de leur père – la nourriture que le parent n'aura pas seulement pêchée mais encore pré-machée. Il serait arrivé – réalité ou légende – alors que la pêche avait été mauvaise, que les enfants affamés, ne trouvant pas de quoi se rassasier, se nourrissent des entrailles du pélican. Le pélican bredouille se donnant lui-même à manger. S'épuisant dans ce don jusqu'à en mourir. On croyait même autrefois que l'oiseau se déchirait les flancs pour faire boire son sang à sa couvée. En réalité, le pélican ne fait que presser son sac oesophagien contre sa poitrine pour en faire sortir les aliments destinés à ses petits. Un tel acte a toutefois suffi pour faire de cet oiseau un symbole christique et un modèle de charité.

Si le parent pélican imaginaire constitue une représentation privilégiée du don de soi sans limites, les petits pélicans quant à eux mettent en scène le fantasme d'incorporation de l'autre par dévoration, caractéristique de la phase orale ou cannibalique du développement de la libido, cette première manière, ambivalente dans son expression, selon laquelle le moi élit un objet auquel il s'identifie (Freud, 1915, p157). Le pélican ne figure-t-il pas dès lors de la rencontre mélancolique entre un objet qui se donne jusqu'à la mort et un sujet qui le cannibalise ?

Dès lors je me suis demandée qui, du pélican ou de ses enfants, serait à qualifier de mélancolique ? Peut-on vraiment distinguer l'un de l'autre ? Dans certaines situations, avec certains patients ou à certains moments d'un traitement, j'ai eu le sentiment que le sujet mélancolique n'était pas la personne même, mais un père ou une mère, objet mélancolique incorporé en elle, qu'elle conserve et

auquel elle s'identifie. Ainsi un mélancolique, telle une poupée russe cacherait un parent mélancolique, ayant lui-même avalé un parent mélancolique, qui aurait en son temps... mangé les entrailles d'un parent pélican incapable de le nourrir en suffisance !

Un jour, au cours d'une psychothérapie, une femme me raconte la légende à sa manière : « *Le père pélican se donnait à manger à ses enfants... Quand il est mort, ses enfants ont dit : « heureusement qu'il est mort, j'en avais marre de manger tout le temps la même chose !* » Heureusement qu'il est mort ! On va pouvoir passer à autre chose ! Si elle me signifie qu'elle peut désormais envisager de quitter ce parent mélancolique, cette femme me dit aussi par ce récit qu'elle ne peut goûter à autre chose sans faire mourir son père. Allais-je devoir mourir moi aussi, pour qu'elle puisse se nourrir d'autre chose que de mes paroles ? Pourrait-elle éprouver un sentiment de haine sans que je meure ? Le père pélican pourrait-il survivre si elle se mettait à chercher elle-même sa propre nourriture ?

Cette femme me donne à entendre que le mouvement mélancolique que je peux percevoir en elle serait aussi incorporation de la mélancolie d'un autre, résultat d'une identification avec un parent mélancolique. L'enfant, pour survivre, est contraint d'avalier un parent qui ne sait donner sans s'épuiser. Un parent qui l'empêche de faire l'épreuve de son autonomie, de sa capacité de partir seul à la pêche, goûter d'autres poissons, découvrir d'autres saveurs.

L'entrée en psychanalyse offre à cette femme une possibilité de retrouver ce parent, de le reconnaître, et d'amorcer, le moment venu, un mouvement de désidentification. Elle allait pouvoir manger autre chose ! Cesser de bouffer du père ! Convoquer Eros pour s'opposer aux forces terrifiantes de Thanatos... Laisser se dégager, du parent mélancolique, un père œdipien.

Lorsque l'on est confronté à la mélancolie, la haine, si terrifiante, est du côté de la vie. On ne peut se l'épargner qu'au risque de la mort. La mort de soi. Dans le don de sa propre vie à l'image d'un parent pélican qui ne peut concevoir l'amour autrement. « Dans la mélancolie se nouent autour de l'objet une multitude de combats singuliers dans lesquels haine et amour luttent l'un contre l'autre, la haine pour détacher la libido de l'objet, l'amour pour maintenir cette position de la libido contre l'assaut » (Freud, 1915, 168). Ogden (2003, p178), relève que, dans la mélancolie, l'*ambivalence* n'est pas liée au conflit inconscient entre l'amour et la haine, mais au conflit entre le désir de vivre parmi les vivants et le désir de ne faire qu'un avec les morts (Ogden 2003, 178). Partir à la pêche avec les autres ou ne faire qu'un avec le parent mélancolique. Confronté à la mélancolie, on ne peut dès lors se passer, pour en comprendre les ressorts, de l'opposition pulsion de vie-pulsion de mort, avant de déboucher sur une reprise œdipienne possible !

Le pélican mélancolique se donne à manger à ses enfants dans une idéalisation de lui-même se sacrifiant. Il s'exhibe se donnant parce que la mer était vide et n'a pu le nourrir suffisamment. Il s'identifie à cette mère nourricière, au point d'oublier que ce qu'elle donne n'est pas elle-même, mais ce qui en elle trouve de quoi vivre. La légende de ce pélican mélancolique, si elle rejoint certains fantasmes, ne fait pas justice à ce pêcheur capable de rendre la nourriture assimilable pour ses enfants jusqu'à ce qu'ils soient capables de se nourrir par eux même. A l'image d'une mère suffisamment bonne.

Deuil et mélancolie

Le pélican offrant ses entrailles à ses petits est un reproche vivant et bientôt mort, à la mer qui ne l'a pas suffisamment nourri, et à laquelle il s'identifie dans son incapacité même à donner suffisamment. La mélancolie se différencie du deuil par l'auto-dépréciation, déplacement sur soi du reproche fait à l'objet aimé d'avoir imposé une déception (Freud, 1915, p154). Il se produit un retrait de la libido dans le moi et l'identification avec l'objet aimé et *abandonné*. L'identification narcissique se substitue alors à l'investissement d'amour.

Freud se livre à une *construction* concernant l'origine de la mélancolie:

*« Il n'est pas difficile de reconstruire ce processus. Il existait d'abord un choix d'objet, une liaison de la libido à une personne déterminée ; sous l'influence d'un préjudice réel ou d'une déception de la part de la personne aimée, cette relation fût ébranlée. Le résultat ne fut pas ce qui aurait été normal, à savoir un retrait de la libido de cet objet et son déplacement sur un nouvel objet, mais un résultat différent, qui semble exiger pour se produire plusieurs conditions. L'investissement d'objet s'avéra peu résistant, il fut supprimé, mais la libido libre ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Mais là elle ne fut pas utilisée de façon quelconque, elle servit à établir une identification du moi avec **l'objet abandonné**. L'ombre de l'objet tomba sur le moi qui pût alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné. De cette façon, la perte de l'objet s'était transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par l'identification » (1915, p155-156).*

Je fais l'hypothèse que, si l'investissement d'objet se montre peu résistant, c'est que moi et objet sont insuffisamment constitués. Insuffisamment distincts lorsque survient la déception. Cette non-constitution se fige dans la mélancolie. L'objet est abandonné, non comme un objet particulier, mais comme objet potentiel. Il n'en reste alors plus qu'une ombre confondue avec l'ombre du moi. L'ombre d'un objet abandonné. La perte de l'objet s'est transformée en une perte du moi, écrit Freud. Dans une évolution saine, la libido pousse à retrouver, une fois que moi et objet sont advenus de leur séparation, une fois que le refoulement a fait son travail, cet espace originaire où ils n'étaient pas encore différenciés. Dans le mouvement mélancolique, *la libido sert à établir une identification du moi avec l'objet abandonné*. C'est comme si le mélancolique ne pouvait quitter ce lieu originaire de crainte de ne pas pouvoir en retrouver le chemin. Parce qu'il ne peut passer par l'objet pour se retrouver.

La mélancolie serait manifestation d'une perte de l'objet avant qu'il soit devenu objet. Sujet et objet se retrouvent pris dans un moi qui les comprend, qui les garde dans des limbes, un lieu qui n'est ni l'enfer ni le paradis. Un lieu où résident ceux qui sont morts avant d'avoir pu naître psychiquement. Le moi devient tombeau d'une mère morte en couches et d'un enfant jamais né, en raison d'un accouchement trop précoce ou trop douloureux. Conséquence d'une déception survenue sans que le recours à l'ambivalence soit possible. Le mouvement agressif absorbe l'objet au lieu de le rejeter, parce que l'analité ne vient pas offrir de possible sortie de l'oralité. La libido revient alors vers le moi sans détour, sans s'enrichir en passant par l'objet, parce qu'il y a urgence vitale. Ce mouvement vient sauver une ébauche de sujet, de sujet des pulsions, en lui permettant de trouver un ersatz d'objet confondu avec le moi. Ainsi sont conservés vivants mais confondus, le moi et l'objet, dans un mouvement

d'identification à un objet ventre qui avale *le moi qui avale l'objet*. Ce que Freud nomme *un choix d'objet narcissique* pourrait être compris comme le report de la libido sur une entité qui comprend les germes du moi et de l'objet. Le moi s'identifie à l'objet abandonné qui le portait.

Le refoulement, permettant le dégagement par rapport aux premiers objets, portera sur ce lien d'avant l'existence du moi et de l'objet, ce lien du temps où ils s'avalent l'un l'autre, se nourrissent l'un de l'autre. Refoulement qui échoue dans la mélancolie. Le refoulement est un mécanisme constitutif de l'identité séparée du moi et de l'objet. Mais refoulement ne signifie pas éradication, comme les retours du refoulé le donnent à voir sous forme déguisée dans les contes comme dans les rêves, dans la rencontre amoureuse ou mystique.

Avec la constitution du sujet et de l'objet, avec leur différenciation reposant sur la possibilité de l'ambivalence, l'histoire peut commencer. Sortir de l'éternelle répétition d'une situation originaire, délicieuse lorsqu'on y revient sachant qu'on peut en ressortir ; terrible et fascinante lorsqu'on ne lui connaît pas d'issue. Le paradis qu'on ne peut quitter devient vite un enfer, comme en témoigne ceux qui vivent la dépendance. Dans l'analyse, la séparation est présente dès la première rencontre, et le travail n'a peut-être pas d'autre visée que de rendre cela possible, lorsque moi et objet pourront se distinguer parce qu'un sujet sera advenu, au travers de la rencontre d'un autre qui se donne et se refuse ; mais aussi et surtout au travers de la rencontre d'un être proche dans la détresse, d'un *Nebemensch* pour reprendre le terme de Freud.

C'est l'enjeu de l'analyse lorsqu'elle rencontre la mélancolie, que sujet et objet puissent se constituer dans un mouvement de « trouver-retrouver-renoncer-retrouver » là où quelque chose de l'ambivalence n'a pu se jouer pour surmonter la déception. Mais c'est aussi un enjeu de l'analyse de se risquer à penser ce que la mélancolie donne à découvrir. Si l'issue ne se trouve que par une traversée de l'Œdipe, il m'apparaît pourtant – lorsque nous sommes dans le registre de la mélancolie – qu'à trop vite regarder du côté d'Œdipe on risque de prendre la proie pour l'ombre, et ne pas voir que derrière la figure du rival Œdipien se tient le spectre d'un parent mélancolique.

Le cannibale mélancolique¹

A l'origine, avant le commencement, dans la préhistoire du moi et de l'objet, il existe entre eux un lien dont la mélancolie donne à voir les traces, *un lien cannibale*, point originaire du lien à l'autre. Dans sa conférence sur la féminité, Freud fait l'hypothèse: « que l'avidité de l'enfant pour sa première nourrice soit si insatiable qu'il ne se console jamais de la perte du sein maternel »(1933, p.130). De là viennent désir de retour au sein et pulsion de dévoration qui trouveront à se conjuguer tout au long de la vie libidinale.

Dans la mélancolie, il y a régression à cette phase orale cannibalique (1915 p157). L'investissement permet alors de garder l'objet en voie de constitution en même temps que de disparition. Le prendre en soi, l'avalier, le manger, pour le mettre à l'abri. Trouver ainsi un lien à l'objet qui ne néantise pas le moi à peine constitué.

1 Titre d'un article de Pierre Fedida, paru dans *Revue Française de Psychanalyse* 6(1972) Destins du cannibalisme.

Faisant de l'appétitivité le centre de la théorie sexuelle, Green fait place à une théorie qui verrait dans la satisfaction pulsionnelle non seulement la possibilité d'une décharge, mais aussi une relation nourricière qui donne au moi le sentiment d'une plus grande plénitude. Or, comme il le souligne, les pulsions orales doivent être pourvues en objets. Elles sont même tellement consommatrices d'objets que si l'objet disparaît sans qu'il puisse être remplacé, le moi ira jusqu'à s'offrir en pâture aux pulsions libidinales aussi bien qu'agressives, se transformant lui-même en objet. Le sujet ne reste en vie que tant que demeure l'espoir d'alimenter son cannibalisme insatiable. Si tel n'est plus le cas, la libido peut aller jusqu'à s'annihiler dans le mouvement mélancolique, la dévoration de soi-même faisant disparaître à la fois l'objet et la pulsion. Le pélican qui s'offre à manger à ses enfants figure ce mouvement mélancolique allant jusqu'à la destruction de soi dans l'identification à ses enfants affamés. Toutefois boulimiques et anorexiques montrent combien l'accès au plaisir d'être nourri peut être compliqué, lorsque se nourrir de l'autre menace de confusion, lorsque le cannibalisme n'est pas assez loin, pas assez refoulé et provoque le vomissement. Le refus de s'alimenter est alors à la fois mouvement réactionnel par rapport au désir de cannibaliser l'objet et refus de manger autre chose que l'objet. Autre chose que le cœur et les entrailles de ce parent pélican légendaire et mélancolique qui, à l'inverse de l'animal pélican réel, n'a rien à donner que lui-même, au péril de sa vie.

Le mélancolique ne peut être sevré! Se détacher, mettre dehors ce qui devrait l'être entraînerait le moi à perdre des parts de lui-même restées prises dans l'objet. Alors la haine, plutôt que de séparer, détruit l'objet dévoré par amour. Il ne s'agit pas alors de la haine élastique dont parle Fedida², qui permet le va et vient de l'objet.

Le mélancolique ne peut accomplir le retrait des investissements nécessaire au sommeil, dit Freud (p162). Objet et moi n'ayant pas une existence assurée, ils sont menacés de disparaître s'ils ne sont investis en permanence. Le monde, l'objet et le moi risquent d'être anéantis. Le sujet craint de ne pas se retrouver le matin. Le moi se vide et doit perpétuellement se nourrir de l'objet, ce qui est manifeste dans la manie. Comme écrit Freud à la suite de plusieurs chercheurs : « la manie n'a pas d'autre contenu que la mélancolie, les deux affections luttent contre le même « complexe » auquel il est vraisemblable que le moi a succombé dans la mélancolie alors que dans la manie il l'a maîtrisé ou écarté. »(1915 p163).

Je voudrais souligner que la peine douloureuse de la mélancolie a, malgré les apparences, une fonction de liaison. Le moi se retire dans la peine pour se nourrir d'un objet non-objet idéal qui, bien que et parce que non constitué, serait une manne dont on ne manquerait jamais, mais qui se consomme dans la souffrance et la solitude. « Le non-amour de mon père lorsque j'étais petite fille est un pôle d'attraction qui absorbe toute manifestation d'amour. » Ce non-amour du père est bouche insatiable en elle, qui la laisse avec un désir sans objet qui l'habite en permanence.

2 . « Les humains confondent violence et haine, dit Pierre Fedida, ils méconnaissent la tendresse de la haine à cause de l'angoisse de leur propre violence . (...) La haine ne fait qu'éprouver le va-et-vient de l'objet qui ne peut être ni avalé ni craché : (...) Mais elle lui évite la rupture. Et l'amour dont est faite l'élasticité de la haine a pour fonction de rendre celle-ci inapte à se rompre dans l'intérêt de la guerre. Ou bien - ce qui revient au même - l'amour, protecteur contre le danger d'une déflagration psychique que la haine risquerait de produire si elle cessait d'utiliser l'objet, tient les parties ensemble» (FEDIDA, PIERRE (1986) pp281-283)

S'il se libère de cet objet non-objet, il partira « *comme un affamé en quête de nouveaux investissements d'objet* » dit Freud. C'est l'attachement du moi à la vie qui permet le deuil (1915 p166). Dans la mélancolie l'amour et la haine sont alors du côté de la mort. Au lieu où moi et objet auraient dû advenir de leur séparation et auraient alors pu se relier par la libido, ils se menacent de disparition. Dans la haine mélancolique en effet, le moi triomphe en dévorant l'objet. Dans l'amour mélancolique, il est mangé par l'objet. C'est l'un ou l'autre. Alternative si souvent présente en clinique. L'ambivalence ne prend pas forme, qui permet de tenir ensemble les deux mouvements d'amour et de haine, et de permettre l'existence du moi et de l'objet pour un sujet de pulsions érotiques et agressives. Nous sommes dans le « ou/ou » plutôt que le « et/et ». Amour et haine se confondent dans un mouvement de dévoration de l'autre et de consommation de soi. Le mélancolique écrit Rolland (1998 pp12-13) « rompt avec la vie qui veut lui imposer des deuils ». Des deuils dont il est incapable, son moi resté pris dans l'autre ayant une existence insuffisante. Si le lien mélancolique ne cède pas, la haine vient toucher aussi le moi qui s'offre à elle avec l'objet. Peut-être est-ce là l'essence du sacrifice, bel exemple de lien mélancolique.

Sortir de la mélancolie

La libido se change en angoisse dès le moment où elle ne peut atteindre son but. Soit par excès pulsionnel, soit par défaut d'objet de satisfaction, soit encore par défaut d'un proche qui aide à contenir l'excès pulsionnel et à surmonter la frustration. Un objet qui supportera ensuite d'advenir par la haine pour pouvoir être investi par l'amour. La possibilité d'un destin favorable au mouvement de haine suppose que l'objet puisse à la fois se laisser investir et survivre au détachement du sujet. Sinon c'est la haine mélancolique, celle d'un sujet qui se débat pour sortir d'un filet qui se resserre à chacun de ses mouvements. La pulsion reste alors fixée à un objet qui l'absorbe littéralement. Et le moi, pour ne pas se perdre, incorpore cet objet qui absorbe ses pulsions.

La mélancolie est « tendance originaire de la vie » à laquelle le diable viendra s'opposer dit J.-C. Rolland (1998) dans le premier chapitre de son magnifique livre *Guérir du mal d'aimer*. Le séparateur - qui peut prendre la figure du psychanalyste - vient nous arracher à la passion et à la mélancolie pour nous conduire du côté du renoncement. La mélancolie, c'est le refus du Diable. Le refus d'être jeté hors de l'Eden originaire. Le Diable doit jouer sa partition pour que la vie soit possible, pour que la libido trouve un objet à aimer. Il vient empêcher que sujet et objet manquent à naître et continuent de s'avaler l'un l'autre indéfiniment. Dans la phase orale, alors que l'objet est pour la pulsion à l'appétit vorace, l'agressivité vient travailler à l'émergence et au détachement d'un sujet qui, s'il reste à tout jamais assujetti aux pulsions, assume par contre progressivement une position subjective face au monde et face à celui qui lui devient un autre. L'agressivité permet que « je » devienne un peu plus sujet et que « tu » devienne un peu plus objet et que, sujet et objet nous puissions nous rencontrer et nous aimer en choisissant de vivre. L'arrivée des dents arrache à la succion, fait surgir le désir-angoisse de dévoration, au moment où l'entité mère-enfant se rompt. La position ambivalente permet alors de jouer de l'amour et de la haine. Dès ce moment, le désir de retrouver le corps de la mère, le désir de la prendre en soi devront trouver d'autres voies.

Si l'on croit, et c'est mon point de vue, que la maladie comporte toujours une tentative d'auto-guérison, alors on peut penser que si le mélancolique retourne là

où il n'a pu se trouver, c'est parce que c'est la seule matrice dont il pourra naître, le seul lieu d'où sortir de l'hésitation entre la vie et la mort. Il s'agit de retrouver ce point où la séparation n'a pu avoir lieu. Pour y rester ou pour en sortir et revenir. Au risque de s'y perdre !

Il faut relever que le maintien d'un lien mélancolique, aussi coûteux soit-il, est encore une quête de ne pas laisser s'éteindre le mouvement libidinal et l'investissement de la vie.

Relation amoureuse, transfert et expérience religieuse

Le lien à l'origine que la haine permet de quitter (qu'il meurt disait ma patiente, qu'on puisse passer à autre chose), ce lien dans lequel le mélancolique reste pris, doit néanmoins pouvoir être retrouvé pour que la vie ne se coupe pas de sa source et que sujets et objets se régénèrent. Ce lien se donne à retrouver dans la rencontre amoureuse, le repas cannibale ou le rite religieux permettant de se replonger dans un temps d'avant le commencement, d'avant l'ambivalence, d'avant la naissance du moi et de l'objet. Un temps d'avant la haine, où s'origine le développement de la sexualité humaine.

J.-C. Rolland fait remarquer qu'il y a une quête mélancolique dans toute demande d'analyse. C'est vrai aussi à mon avis de toute rencontre amoureuse et de toute recherche religieuse, spirituelle ou mystique. Autant de situations où moi et objet se retrouvent en ce lieu d'avant leur séparation. Ce lieu où, après s'être pris, ils se dégageront l'un de l'autre, dans un mouvement de différenciation. Cela suppose toutefois qu'image et langage puissent convoler dans une construction qui donne sens et offre un espace à la rencontre possible au-delà du renoncement à l'incorporation de l'autre. La re-présentation du lieu de leur différenciation permet la refondation du moi et de l'objet.

Dans les *Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes rapporte ces propos d'un ami : « Je me suis projeté dans l'autre avec une telle force que, lorsqu'il me manque, je ne puis me rattraper, me récupérer : je suis perdu, à jamais » (1977, p60). C'est ce qu'il nomme la catastrophe amoureuse, situation « psychotique » vécue par le sujet comme devant irrémédiablement le détruire. Dans la passion, le moi est absorbé par un objet actuel, dans lequel il se perd pour tenter de retrouver la trace de l'objet perdu. Toutefois ce mouvement régressif provoqué par l'état amoureux passionnel, la position mystique ou encore une prise en soin, permet de retrouver cette situation où sujet et objet peuvent naître de leur différenciation. S'y loge une tentative de reprendre ce chemin jamais tout à fait terminé et de permettre une régénérescence. Dans la mélancolie, le moi avale l'objet pour le conserver et se conserver lui-même, mais aussi pour permettre à la libido de ne pas s'épuiser faute d'objet, afin de garder une chance de naître ou de renaître. Le chemin n'est toutefois pas sans risque, qui passe - dans la passion amoureuse, l'expérience mystique ou la mélancolie - par la régression à cette position de confusion de soi et de l'objet qui, si elle peut être génératrice de vie, peut aussi être terrible et mortifère.

Dans le transfert mélancolique, qu'il soit analytique, amoureux ou religieux, se rejoue et se réanime une scène, vécue mais non expérimentée, conservée dans une crypte. Toutefois, dès le moment où un objet actuel, en d'autres termes un acteur, entre en scène, elle ne se rejoue jamais tout à fait à l'identique. L'histoire de l'un se refigure en passant par un autre. Une nouvelle histoire s'écrit qui permet de retrouver la première tout en offrant une possibilité de renoncer à y

rester pris. Parfois pourtant, la crainte que cela se rejoue à l'identique peut venir empêcher toute remise en mouvement. Ainsi une femme évoquant sa réserve à s'engager dans une relation amoureuse dit : « J'ai l'impression que cela pourrait m'enfermer dans quelque chose que je ne veux pas. J'ai l'impression tout à coup que mon moi n'a plus de limites, qu'il peut se fondre dans l'autre, et je n'arrive plus à être moi sans l'autre ».

Pour trouver une issue favorable à cette régression, amoureuse, analytique ou religieuse, il est nécessaire que l'oralité trouve à se secondariser dans la parole. Une parole adressée, inscrite dans un lien social.

Je ferais l'hypothèse que ce qui guérit dans l'analyse n'est pas la parole en tant que contenu, mais la parole en tant qu'elle permet, à partir de l'image, à partir de ce qui se met en scène, de se déprendre. La parole en tant qu'elle permet un déplacement de l'érotisme oral sur les mots, sur des mots porteurs de sens, de lien, condition d'une désidentification possible avec celui qui peut alors devenir un autre. C'est parce qu'il y a mise en scène et fin programmée, que cela est possible. Les mots viendront permettre, après avoir passé le plus souvent par une figuration dans le rêve, de se déprendre et de se reconstruire. Il en va de même dans l'expérience religieuse. Si le rite permet de s'aventurer dans le ventre maternel, on ne peut en ressortir que via la représentation et la mise en mot de ce qui s'est mis en scène et en acte.

Le pélican figure christique

Pour conclure, revenons à notre pélican ! Figure christique, il porte à s'interroger sur le mouvement mélancolique présent dans l'Eucharistie, en particulier dans sa dimension sacrificielle, diversement appréciée par les théologiens (sacrifice expiatoire ou sacrifice de communion ; sacrifice répété, actualisé ou encore représenté).

Deux voies interprétatives peuvent être empruntées.

« Ceci est mon corps, ceci est la coupe de mon sang versé pour vous ». Prenez et mangez. Tel un pélican mélancolique, je vais mourir encore et encore pour que vous viviez. La Cène est alors figuration de la Croix.

Ou alors : « Prenez et mangez, C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. »(Jean 6, 51-52) Vous en aurez toujours assez. Vous en serez rassasiés et il en restera. Mais vous devrez y travailler (Jean 6,27). Je meurs, mais vous allez continuer à vous en donner les uns aux autres. La multiplication des pains invite à cette lecture, ou la Cène figure la résurrection. Il est possible de renoncer. Le pain permet de retrouver la communion. « Ne me retiens pas... » dit Jésus à Marie-Madeleine !

La tradition comprend sans aucun doute ces deux lignes d'interprétation. L'une du côté du lien mélancolique ; l'autre du côté du renoncement. L'efficacité du rite tient probablement à l'aller-retour possible de l'une à l'autre. L'Eucharistie transfigure le lien mélancolique qu'elle met en scène. Le Christ pélican, s'il meurt, ressuscite comme un autre.

Rites, pratiques et interdits viennent indiquer ce qui doit être caché, pour que moi et objet puissent mener une existence séparée. Dans Thalassa, Ferenczi

rapporte un mot d'enfant tout à fait intéressant à ce propos, qu'il met en rapport avec des prescriptions alimentaires juives : « Un enfant de deux ans assistant à la tétée de son jeune frère déclare : « Dany mange de la viande ». L'interdiction stricte pour les Juifs de manger simultanément des plats contenant de la viande et des plats contenant du lait ne sert peut-être qu'à assurer le sevrage » (1929 p68). Prenez et mangez... Interdits ou prescriptions viennent garantir une séparation, tout en gardant la trace permettant de retrouver ce lieu extraordinaire du repas cannibale, horizon de la culture - selon M. Kilani (2003) - et lieu de régénérescence. C'est l'hypothèse que j'ai cherché à développer ici. Au travers de l'imaginaire et de toutes les représentations de représentations de repas cannibale, l'homme ne cesse de mettre en scène ce point où, soit il se met à exister comme un autre, soit il sombre dans la mélancolie.

Bibliographie

- BARTHES, Roland (1977) *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- FREUD, Sigmund, (1915/1917), *Métapsychologie*, trad. J.Laplanche, J.-B. Pontalis, Gallimard, Paris, 1968.
- FREUD, Sigmund, (1933) *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*.
- FEDIDA, Pierre (1986) De la haine à la guerre, in *L'amour de la haine*, Paris Gallimard.
- FEDIDA, Pierre, (2007) *Humain/Déshumain, Pierre FEDIDA, la parole de l'œuvre*. Paris, PUF.
- FERENCZI, Sandor, (1929) *Thalassa*, Payot, Paris, 1992.
- GREEN, André, (1995) *Propédeutique*, chap I La pulsion et l'objet, pp13-32 ; et II La pulsion dans les écrits terminaux de Freud pp33-49, Paris, Champ Vallon.
- KILANI, Mondher, (2003) *Cannibalisme et anthropopoïésis ou du bon usage de la métaphore*, in *Figures de l'humain*, Paris, Editions HESS.
- LEVI-STRAUSS, Claude (1955) *Tristes Tropiques*, Paris, Plon.
- OGDEN, Thomas H. (2003) Une nouvelle lecture de la théorie des relations d'objet, *L'année psychanalytique internationale*.
- ROLLAND, Jean-Claude (1998) *Guérir du mal d'aimer*, Paris, Gallimard.
- ROLLAND, Jean-Claude (2006) « Parler, renoncer » in *Avant d'être celui qui parle*, Paris, Gallimard.